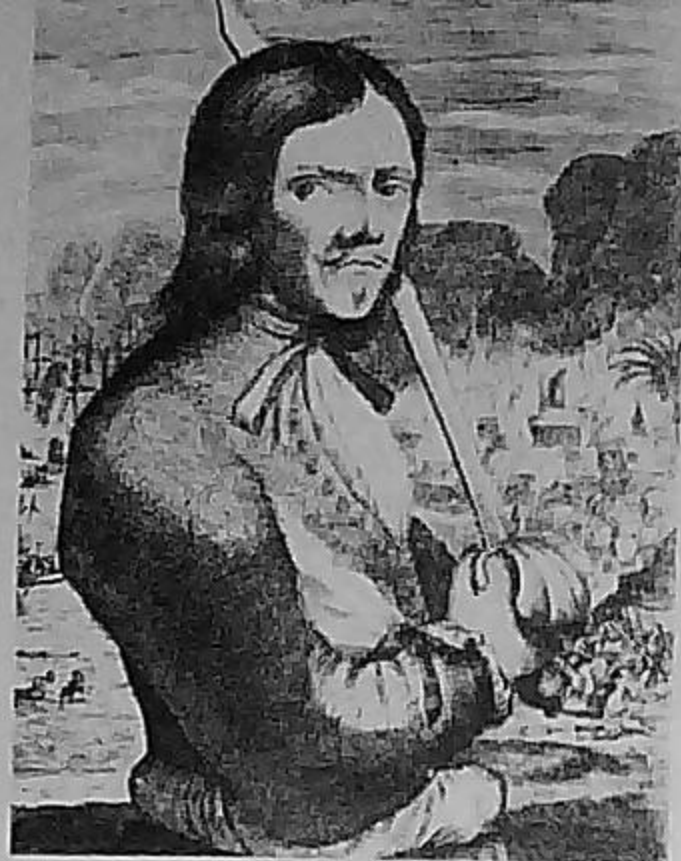


Jean-David Nau, dit « l'Olonnois » parce que né aux Sables-d'Olonne, s'était laissé envoûter par le mirage des îles. Il trouva vite sa vocation et se distingua par son audace et sa cruauté. Il fit régner la terreur sur les côtes du Venezuela. (Bibl. Nat.)



L'Olonnois n'hésitait pas à torturer les habitants de Gibraltar. Son sadisme ne connaissait pas de limites et sa cruauté était légendaire. (Musée de la Marine)



La folie cruelle des flibustiers les faisait s'acharner sur leurs victimes espagnoles qui, dans leurs souffrances, hurlaient n'importe quoi pour que soit mis fin à leurs tourments. (Musée de la Marine)



## L'Olonnois, génial et cruel hors-la-loi

PAR ROBERT DE LA CROIX

Jean-David Nau, dit l'Olonnois (il était né aux Sables-d'Olonne) est l'une des figures marquantes de la flibuste, d'autant plus marquante qu'il incarne à lui seul tous les défauts et toutes les qualités de cette sorte d'aventuriers, chez qui la cruauté le disputait à la témérité, la cupidité à la largeur de vues. Robert de la Croix est l'auteur d'une Histoire de la piraterie (France-Empire) où revit l'épopée sauvage des hors-la-loi de la mer. Dans les pages ci-dessous, il nous présente cet Olonnois (1630-1671), l'un de ceux qui, avec Morgan, Monbars, Van horn, De Graff « élevèrent la flibuste au rang des grandes entreprises militaires » et portèrent la guerre au cœur même de l'Amérique fabuleuse, miroitante de tous les feux de l'or. » Appelé parfois « le Fléau des Espagnols », l'Olonnois fut pourtant tué – et dans des conditions atroces – par les Indiens.

A propos des flibustiers, Voltaire écrit que « jamais les Romains ne firent des actions aussi étonnantes. S'ils avaient eu une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique ». Appréciation un peu optimiste peut-être, mais il est vrai que ces marins en marge que sont l'Olonnois, Morgan, Monbars, Van Horn, De Graff élèvent la flibuste au rang des grandes entreprises militaires. Ils portent la guerre au cœur même de l'Amérique fabuleuse, miroitante de tous les feux de l'or. En ce sens, la flibuste a été le choc en retour de la colonisation et de l'exploitation du Nouveau Monde. C'est le mirage des richesses de ce dernier qui pousse les

flibustiers contre les Espagnols, et avec la même impitoyable ardeur que ceux-ci ont manifestée à l'encontre des Indiens.

Jean-David Nau, dit l'Olonnois, incarne bien le flibustier tel que se le représente l'imagination populaire, le hors-la-loi cupide et cruel, courageux et audacieux. Mais il est plus que cela. La prise de Maracaïbo, en 1666, l'expédition sur la côte du Honduras, même si l'on admet qu'il fut servi par la chance, prouvent combien l'Olonnois se dégage aisément de sa condition de simple pillleur des mers. Il dégage la flibuste de ses limites strictement maritimes.

Une sorte de génie l'habite, si on considère que le génie s'apparente

davantage à l'instinct qu'à la science. Il donne un certain style à la flibuste, plus d'ailleurs pour le pire que pour le meilleur. Voici donc l'Olonnois.

## Pris au mirage des îles

Jean-David Nau était un garçon des Sables d'Olonne qui s'était laissé prendre, comme tant d'autres, au mirage des îles. Arrivé à Saint-Domingue — Haïti —, il déchantait. Il était un véritable esclave employé à des besognes sordides. Aussi, dès que son contrat de trois ans fut venu à terme, devint-il boucanier, c'est-à-dire un chasseur qui ne dédaignait pas de voler, à l'occasion. Puis Nau gagna la Tortue et s'embarqua avec des flibustiers.

Il révèle très vite ses qualités, et ses compagnons l'élisent bientôt commandant. Il navigue donc, avec des fortunes diverses, mais rapidement l'Olonnois se lasse de ces petites expéditions le long des côtes. Il a plus d'ambition. Au lieu d'attaquer les galions, pourquoi ne pas aller à la source même de leurs cargaisons, dans les ports où arrivent les convois de l'or?

L'Olonnois prend contact avec d'autres flibustiers, leur fait part de son projet. Beaucoup hésitent à sortir du cadre de leurs rapines en haute mer pour se lancer dans une véritable expédition dont l'envergure les effraie un peu. Ils savent, bien sûr, prendre un navire à l'abordage, mais pourront-ils se battre à terre, contre des soldats, seront-ils capables d'enlever un fort?

L'Olonnois leur fait miroiter toutes les richesses qu'ils amasseront, leur donne confiance en eux, les persuade qu'il n'est pas plus difficile de prendre une ville qu'un vaisseau et, finalement, les convainc. Et c'est une véritable escadre qui appareille, en 1666, de Saint-Domingue pour Maracaïbo, au Venezuela.

## La côte du Venezuela

Sans le savoir, les flibustiers avaient un atout : la nouveauté que constituait leur action même. Jamais les Espagnols n'avaient pensé que ces gueux des mers oseraient attaquer leurs établissements. Aussi ne se méfient-ils pas, lorsqu'ils voient des navires inconnus s'approcher des forts de Maracaïbo. Et soudain, des volées de boulets s'abattent sur les murailles. Ils ripostent, mais déjà au milieu de la fumée, des barques se détachent des navires et des hordes hurlantes prennent pied sur le rivage, entrent par les portes dont certaines n'ont pas été fermées. La ville est envahie. Les défenseurs abandonnent leurs positions, reculent. Bientôt, les habitants, apeurés, voient des hommes aux visages noircis par la poudre, les vêtements déchirés, le sabre à la main, qui entrent dans leurs maisons, éventrent les coffres, fouillent les caves.

Les palais, les entrepôts sont pillés. Déception : ils ne contiennent que de petites quantités d'or et d'argent. Du moins fait-on main basse sur l'alcool et les victuailles. Pendant quinze jours, l'Olonnois laisse ses hommes boire, manger, courir les femmes. Mais il faut songer aux choses sérieuses et il donne l'ordre du départ.

La flotte pirate traverse le lac de Maracaïbo et se présente devant le fort de Gibraltar. Cette fois, l'affaire est plus chaude qu'à Maracaïbo. Les Espagnols avaient eu le temps de se préparer, de se retrancher. Les flibustiers, surpris par le feu des défenseurs, prennent du champ et débarquent afin de tenter d'encercler la ville. Ils avancent dans les marécages, mais se heurtent aux soldats venus à leur rencontre.

C'est un corps-à-corps confus et sauvage. L'Olonnois comprend que

son principal ennemi est le terrain mou, spongieux, dans lequel ses hommes risquent de s'enliser. Il ordonne alors la retraite.

C'est une feinte. L'attention des Espagnols se relâche. Ceux-ci sont persuadés que ces bandits ont pris la fuite et qu'ils ne les reverront plus. En fait, l'Olonnois et sa bande contournent les positions ennemies. Les Espagnols veulent poursuivre les arrière-gardes qui simulent la fuite. Mais ils sont soudain attaqués de flanc par les flibustiers. C'est de nouveau une lutte confuse dont l'Olonnois sortira vainqueur.

Les flibustiers font leur entrée à Gibraltar. Exaspérés par la résistance qu'ils avaient rencontrée, ils ne font pas de quartier. Les maisons sont mises à sac et leurs habitants torturés afin qu'ils révèlent l'emplacement des trésors. Quels trésors? Les flibustiers seraient incapables de le préciser, mais ils sont venus pour l'or, il leur faut de l'or. Entre deux cris, les malheureux parlent, mais d'autres se taisent. Peut-être par héroïsme; peut-être parce qu'ils ne savent rien. De l'or, on en trouve enfin, mais cette monnaie, cette vaisselle, ces bijoux, ce ne sont pas les monceaux de pépites qu'on espérait. Et, parce que la réalité n'est pas à la hauteur de leurs rêves insensés, les flibustiers se vengent. Les hommes sont tués ou mis en prison. Les femmes furent un peu mieux traitées, mais, écrit un chroniqueur « le désir de vivre les livra presque toutes ».

Finalement, les flibustiers abandonnèrent Gibraltar en ruine, après avoir exigé une rançon des notables. Ils pillèrent aussi les églises afin, expliquèrent-ils d'orner une cathédrale qu'ils avaient l'intention de faire bâtir à la Tortue. Puis leur flotte, les cales pleines, appareilla et mit le cap sur une petite île au large de Saint-Domingue où le partage s'effectua.

## Une folie cruelle contre les Espagnols

Le pillage de la côte du Venezuela par l'Olonnois donnait à la flibuste une dimension nouvelle. Pierre Legrand, l'un des premiers flibustiers français, avait prouvé qu'on pouvait s'attaquer à de grands vaisseaux, en s'emparant, avec sa minable barque à voile, d'un beau vaisseau espagnol armé de 54 canons! L'Olonnois avait montré qu'il était possible de piller les colonies espagnoles elles-mêmes.

Son succès l'incitait à continuer. Il aurait pu rentrer en France, acheter une maison sur la côte vendéenne. Il préféra préparer une seconde expédition. Il réunit six cents hommes et six vaisseaux, dont une grande flûte. Des Indiens lui avaient dit que le lac de Nicaragua était bordé de villes où étaient amassées d'immenses richesses. C'est vers elles qu'il se dirigea.

L'expédition débuta mal. La tempête secoua la flotte pirate qui fut ensuite paralysée par le calme. Sur leurs navires qui dérivèrent lentement entre l'eau mate et le soleil, les hommes de l'Olonnois étaient rongés par l'impatience. Derrière la brume de chaleur, ils guettaient l'apparition de la côte de ce qu'ils espéraient être un Eldorado.

Ils peuvent enfin y aborder. En fait de villes opulentes, ils ne trouvent que des agglomérations modestes. Ils y cherchent des trésors, des pierres, de l'or. Les habitants ouvrent de grands yeux : ils n'ont jamais possédé de telles richesses. Et alors, une nouvelle fois, c'est un déchaînement de violences, de tortures cruelles et inutiles, d'un raffinement barbare. L'Olonnois ne dédaigne pas de tourmenter lui-même ses victimes. Il les mutilé, leur ouvre le ventre, invente des supplices odieux. Et, quand il ne reste plus que des ruines et des cadavres, les flibustiers s'en vont.

Cette rage sanglante n'apaise pas

la déception de l'Olonnois. Il renonce au Nicaragua. Il erre maintenant dans le golfe du Honduras. Il aperçoit un vaisseau qu'il attaque avec succès. Hélas ! la malchance le poursuit : ses cales sont vides, ou presque.

— Eh ! bien, retournons à terre, décide l'Olonnois.

Il est au large de Puerto Cavallo, port de relâche des galions. Son imagination fiévreuse lui fait entrevoir des magasins, des entrepôts remplis de marchandises précieuses. Il débarque : les entrepôts ne contiennent que des vivres ou des objets de peu de valeur.

Et, de nouveau, c'est la folie cruelle des flibustiers qui s'acharnent sur les Espagnols qui, dans leurs souffrances, hurlent n'importe quoi pour avoir la vie sauve.

— Il faut aller à San Pedro, gémit l'un des prisonniers.

L'Olonnois y va. Difficilement, car les Espagnols, prévenus, dressent des embuscades, harcèlent les envahisseurs qui avancent avec peine, dans une végétation hostile. Les corps sont déchirés par d'énormes épines. Enfin, voici San Pedro. Les flibustiers sont accueillis par de pauvres gens tremblants qui veulent bien livrer leur récolte d'indigo, pour avoir la paix, mais ne peuvent donner mieux.

— L'or, où est l'or ? clame l'Olonnois, en proie à son idée fixe.

Il cherche et ne trouve pas. Il réclame une forte rançon que les habitants seraient bien en peine de payer. Alors, il brûle la ville et disparaît.

L'Olonnois regagne son navire, et il apprend une nouvelle qui calme un peu sa rage. On attend un vaisseau qui, tous les ans, apporte d'Espagne des métaux, des étoffes, des provisions de toutes sortes.

— Et sans doute de la monnaie... pense l'Olonnois.

Il donne des ordres à sa flotte. Chaque unité se poste dans un des

bras du golfe et attend.

## Un galion capturé

Il attendra longtemps : trois mois, pendant lesquels les flibustiers passent leur temps à chasser la tortue et à guetter, à l'horizon, l'apparition d'une voile. Enfin, un bruit court de bouche en bouche : c'est pour bientôt...

En effet, la silhouette d'un galion glisse lentement sur les eaux calmes du golfe. L'Olonnois l'observe. Le prendre sera une tâche difficile. Il est armé de cinquante-six canons, de grenades, de pots à feu.

L'Olonnois hésite sur la tactique à suivre. Alors, il se souvient peut-être de l'exemple de Pierre Legrand. Il fait descendre ses hommes dans des petits canots qui, d'abord, rôdent autour du galion. Les Espagnols les observent. Ils se savent épiés par des pirates et sont sur leurs gardes. Le commandant fait débarquer tous ses passagers, charge ses pièces et place des sentinelles sur le pont.

Les canots ne se dispersent pas. Il leur lance des sommations et, comme il ne reçoit pas de réponse, il ordonne d'ouvrir le feu.

Les canots reculent, contournent la poupe. Les boulets, les balles criblent l'eau. Parfois, on entend le bruit d'un plongeon. Un flibustier, les bras en croix, bascule dans l'eau bleue teintée de sang. Les assaillants se hissent sur le pont, sont repoussés, reviennent à l'assaut.

L'Olonnois est resté sur son bâtiment, se réservant de mener l'attaque définitive. Mais, pour l'instant, il estime que cette méthode d'infiltration est plus efficace et offre moins de danger que l'abordage pour envahir cette forteresse marine.

Les heures passent. Enfin le galion est capturé, les canons sont muselés et les rayons obliques du soleil couchant éclairent la victoire des flibus-

tiers, bien que les Espagnols se soient battus avec énergie « et ils leur donnèrent bien de l'exercice », écrit Oexmelin.

L'Olonnois fait ouvrir les cales, et ses hommes y descendent en poussant des clameurs de joie. Des clameurs qui s'éteignent soudain. Les caisses, les ballots éventrés ne laissent apparaître que du papier et du fer. On cherche encore avec avidité, avec désespoir : il n'est pas possible que le sort s'acharne ainsi sur les entreprises des flibustiers. On va bien découvrir des sacs de monnaie, des coffres, d'or, enfin quelque chose de précieux qui justifierait tant de souffrances et d'efforts. Mais non, vraiment, il n'y a rien d'intéressant. Les Espagnols, se sachant menacés par les pirates, s'étaient bien gardés de charger des marchandises de valeur.

## La recherche de l'or

C'était trop de déceptions. Les flibustiers n'avaient plus confiance en leur chef. Les uns voulaient rentrer à la Tortue, les autres désiraient tenter leur chance, mais seuls. Une fraction des hommes de l'Olonnois se séparèrent de lui. Ils rentrèrent d'ailleurs dans la légalité en se mettant sous les ordres du chevalier du Plessis, venu combattre les Espagnols. Après la mort de ce dernier, un certain Moïse Vauclin prit le commandement de son navire avec lequel il fit une prise importante au large de La Havane.

De son côté, l'Olonnois n'avait pas renoncé. Il laissa son bâtiment à l'ancre et, avec une poignée de compagnons, parcourut la côte avec sous les yeux toujours le même mirage : l'or.

De l'or, on n'en découvre toujours pas, pas plus que des vivres, d'ailleurs, et on subsiste en tuant oiseaux et singes.

— Reprenons la mer, décide l'Olonnois.

Il n'ira pas bien loin : son navire s'échoue sur un récif. Ce nouveau coup du sort ne l'ébranle pas, et il demande à ses hommes de rester avec lui : « Je sais comment nous sortir de là, dit-il, et le moyen de faire fortune avant de revenir à la Tortue. » Les flibustiers le croient ou feignent de le croire. D'ailleurs se disperser serait courir à la mort.

D'abord, il leur faut un navire. On démolit l'épave du vaisseau échoué, afin d'en récupérer le bois, les ferrures, le gouvernail. Avec de l'écorce et le suc des plantes, on fabrique de l'étoupe et une sorte de poix. Sous le ciel tropical, semaine après semaine, la coque prend forme. Dix mois plus tard, elle est achevée et grée.

— Remontons la rivière Saint-Jean, ordonne l'Olonnois.

Les eaux sont encombrées de troncs d'arbres. La chaleur est dense. Les rives sont couvertes d'une végétation sombre et bruissante derrière laquelle se dissimulent sans doute les Indiens.

L'atmosphère est lourde. Malgré leur courage, les flibustiers sont inquiets. Ils ont entendu, derrière le rideau des arbustes, des bruits suspects. Et soudain des sifflements déchirent l'air. Un cri. Un homme se renverse sur son banc. Il vient d'être atteint par une flèche.

Une flèche, et d'autres flèches qui se fichent partout. Sur le pont, sur la coque, dans les poitrines des marins et aussi, heureusement, dans le fond de la rivière, après avoir fendu la surface blanche de l'eau.

— Feu ! hurle l'Olonnois.

Mais où tirer ? On ne peut quand même pas décharger ses armes au hasard. Il est impossible de continuer cette navigation meurtrière et inutile. On fait demi-tour. Il est temps. Des corps ont basculé par-

dessus bord ou gisent dans le fond du bateau. L'Olonnois lui-même a reçu une flèche dans le bras. Il l'arrache avec une grimace de douleur. Il ordonne d'accélérer la marche. Qu'on sorte au plus vite de ce guépier!

## Un pays de cauchemar

Les rives s'élargissent et se dénudent. C'est la fin de ce cauchemar. Mais les flibustiers baissent la tête. Qu'espérer dans ce pays infernal? On attend de l'Olonnois des paroles vigoureuses, des encouragements. Mais le chef semble prostré. Il parle peu. Son visage est sans expression. On comprend enfin la vérité : la flèche qui l'avait atteint était empoisonnée.

On cherche à se rassurer. La blessure ne doit pas être mortelle. On lave la plaie avec de l'eau-de-vie et on la fait saigner. L'Olonnois assure qu'il va mieux. Et il donne des ordres : il faut se séparer en deux groupes qui se rejoindront en un point convenu. On aura plus de chance ainsi de rencontrer les flibustiers qui ordinairement fréquentent ces parages.

Une semaine plus tard, les deux troupes font leur jonction en vue des îles situées au large de la grande lagune de Chiriqui. Les visages hâves, minés par la fièvre et la faim, se tournent vers l'Olonnois.

— Nous allons rester là quelque temps, dit-il. Nous attendrons un navire. Ami, il nous embarquera à son bord. Espagnol, nous saurons bien le prendre.

Il sent que ses compagnons sont réticents, hostiles presque. On lui fait remarquer que, dans cette région, les Indiens sont particulièrement féroces.

L'Olonnois, encore affaibli par ses blessures, ne trouve pas la force de convaincre ses compagnons. Soit, on mettra le cap sur Carthagène,

dans les parages sillonnés par les galions.

Les flibustiers reprennent donc la mer. Ils veulent croire encore que l'Olonnois va capturer un vaisseau espagnol, de haute lutte, comme jadis Pierre Legrand et qu'ils reviendront riches à la Tortue. Mais, au fond d'eux-mêmes, ils savent bien que ce n'est qu'une illusion, peut-être la dernière.

Pendant trois jours, c'est une navigation morne sur une mer vide. Pas la moindre voile.

— Débarquons, demandent les flibustiers.

Ils n'en peuvent plus de cette errance sous le soleil brutal, l'estomac serré par la faim, la langue sèche. Ils préfèrent encore encourir les attaques des Indiens.

## Une fin atroce

L'Olonnois acquiesce. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Malade, sans forces, il sent peut-être que, pour lui, l'expiation a commencé.

A terre, les flibustiers cherchent avidement de quoi manger. Ils cueillent des fruits, ramassent des coquillages, tuent quelques singes. Ils se sentent mieux et ont de nouveau confiance. C'est-à-dire qu'une fois encore, ils se laissent aller à leur hantise : l'or. Ils rêvent à la conquête de galions. Ils sont décidés à tenter encore leur chance sur la mer. L'espoir revient. Ils ont hâte maintenant de partir.

Mais ils n'embarquent pas encore. Pourquoi? Parce qu'il y a des absents. On les cherche; on les appelle. Personne.

La nuit approche. Les flammes d'un feu de campement montent sur la plage. On se serre les uns contre les autres, les armes à portée de la main. Le mystère de la disparition de leurs compagnons plane sur les flibustiers comme une menace. Les

Indiens? Mais on s'est enfoncé profondément à l'intérieur du pays et on n'a vu ni hutte, ni village.

— Ils ont été sans doute victimes de bêtes féroces, dit quelqu'un.

Le jour dissipe les fantômes. On reprend les recherches. L'Olonnois dirige la colonne, mais beaucoup de flibustiers restent en arrière. Pour la première fois, ils ont peur. Ils regardent leur chef qui avance, le pistolet à la main, la démarche lourde, l'œil brillant de fièvre. C'est sans doute elle qui fait danser les arbres devant ses yeux. L'Olonnois voit des palmes qui frémissent, qui avancent vers lui, des palmes qui s'écartent pour laisser passer quelque chose de rouge : un corps, un visage grimaçant. C'est un Indien.

Un Indien et des dizaines d'autres qui se sont camouflés. C'est ainsi qu'ils ont surpris, la veille, quatre flibustiers égarés. C'est ainsi maintenant qu'ils tiennent l'Olonnois à leur merci.

— A moi!



Une fois entrés dans le fort de Gibraltar, les pirates ne firent pas de quartier. Les maisons furent mises à sac et leurs habitants torturés afin qu'ils révèlent l'emplacement de leurs trésors. (Roger-Viollet)

Personne ne lui vient en aide. Il décharge son arme, mais il est trop tard. Une flèche, une seconde flèche, puis encore une autre le transpercent. Un coup de massue sur la nuque l'achève. Il tombe. Le sang coule sur le sol chaud. Le chef cruel, la terreur des populations espagnoles n'est plus qu'un cadavre que les Indiens vont dépecer, ignominieusement.

Pourtant, le salut était proche. Les rescapés rencontrèrent sur une île voisine, les flibustiers anglais, qui les restaurèrent et les admirèrent dans leurs rangs, mais ne voulurent pas prendre le risque de partir au secours de l'Olonnois. Les Français se résignèrent. Sans doute, au fond d'eux-mêmes, pensèrent-ils qu'il ne pouvait disparaître, qu'il échapperait aux Indiens et reviendrait les mener encore vers de nouvelles aventures d'or et de sang.

Robert de la CROIX ■